



Michel Ballard, *Le nom propre en traduction*. Paris : Ophrys, 2001,
231 pages, 231 pages. ISBN : 2-7080-0990-7/.

La traduction des noms propres est restée longtemps entourée de préjugés. L'opinion communément répandue était qu'il ne faut pas traduire les noms propres, idée formulée parfois d'une façon assez véhémence : « Tous les noms propres, quelque imprononçables qu'ils soient, doivent être rigide­ment respectés » (Ballard 2001, 11). L'affirmation appartient à George Moore, un auteur du siècle dernier, mais elle a été reprise avec nuances par d'autres théoriciens comme Mill, Mounin ou Delisle.

Cette problématique a intéressé beaucoup de traductologues et de linguistes. Il y a déjà une certaine tradition des études à ce sujet. Parmi les auteurs qui s'y sont intéressés, nous pouvons mentionner Jacqueline Guillemin-Fleischer avec la *Syntaxe comparée du français et de l'anglais* (paru en 1981 à Gap, Ophrys), Marie-Noëlle Gary-Prieur avec la *Grammaire du nom propre* (paru en 1994 à Paris, PUF) ou bien Kerstin Jonasson avec *Le Nom propre. Constructions et interprétations* (paru en 1994 à Gembloux, Duculot). Cette dernière étude remarque le caractère marginal du nom propre, qui manifeste un comportement régulier à plusieurs niveaux de langue. Il arrive ainsi à emprunter des traits typiques ad'autres classes de mots et à assurer des fonctions conventionnellement réservées à ces dernières catégories.

Dans cette multitude d'auteurs qui étudient la question de la traduction des noms propres se détache Michel Ballard. Son activité de traducteur et de professeur de traductologie lui a permis d'identifier un certain nombre de paradoxes en ce qui concerne la conception traditionnelle de non-traduction des noms propres. Dans son ouvrage, *Le nom propre en traduction* (paru en 2001 à Paris, Ophrys), il analyse le statut de cette catégorie particulière. Sa démarche s'appuie sur une typologie différente de celle des auteurs mentionnés ci-dessus. Il prend en considération trois sous-catégories de la classe des noms propres, à savoir : les anthroponymes, les toponymes et les référents culturels et observe la traduction des noms propres dans deux langues : le français et l'anglais. Si Ballard, tout comme Kerstin Jonasson, s'intéresse aux modalités d'insertion du nom propre, au système de déterminants de cette catégorie spécifique, il accorde pourtant une plus grande attention à la relation établie entre le nom propre et son sens et aux choix traductifs faits à partir de l'interprétation de cette relation. Pour ce qui est de l'étude des toponymes, qui constituera le sujet de notre présentation, l'auteur passe en revue quelques procédés de traduction et des aspects qui tiennent à leur grammaire, en s'arrêtant surtout sur leur sémantisme. Il analyse le choix que le traducteur doit faire entre la préservation de l'étrangerité de la

référence et le gommage de celle-ci. C'est cette orientation de l'analyse qui fait que nous ayons choisi de traiter de plus près la traduction des toponymes.

Ballard organise son ouvrage en trois grands chapitres qui sont à leur tour divisés en sections et sous-sections : « I. Le nom propre comme signifiant. Degrés de préservation » (p. 15-48), « II. Grammaire et insertion textuelle du nom propre » (p. 49-105) et « III. Nom propre et sens » (p. 107-201). Pour mettre en évidence les différentes manières d'aborder la traduction des noms propres, Ballard recourt à une démarche inductive et fonde ses observations sur des corpus variés (textes littéraires et pragmatiques).

L'étude graduée de cette problématique commence par l'image classique du nom propre comme signifiant, présentée dès le premier chapitre. Ici, Ballard examine le nom propre dans les situations où sa traduction ne semble pas poser des problèmes, mais il nuance ce point de vue par le rappel de quelques procédés tels que : la translittération et la transcription, la traduction littérale, la désignation distincte ou le cas des jeux de sons. Dans le deuxième chapitre, l'auteur fait une description de la catégorie des noms propres pour aborder ensuite l'influence des déterminants de nature différente (article défini, indéfini, adjectif démonstratif, possessif) sur la signification contextuelle que le NP actualise. Enfin, dans le troisième chapitre, Ballard détermine le potentiel de signification des noms propres à partir quatre axes fondamentaux : la référence, l'étymologie, la connotation et la métasémie.

Nous nous limiterons ici à présenter les stratégies envisagées par Michel Ballard pour la traduction des toponymes, en partant des cas les plus simples, où le NP ne pose pas de problème (c'est ce que l'auteur appelle *degré zéro de la traduction du signifiant*), et en analysant, ensuite, les situations plus complexes où des problèmes liés au sens commencent à apparaître.

Le toponyme désigne, comme son étymologie l'indique, un nom de lieu. Selon *Le Trésor de la Langue Française Informatisé*, *toponyme* est dérivé du mot *toponymie*, contenant dans sa structure deux mots grecs révélateurs pour sa signification : *top(o)* 'lieu' et *-onymie (-onyme*)* 'nom'. Comme tout nom propre, le toponyme se distingue du nom commun par le fait qu'il ne se rapporte pas à un concept, mais à un référent extralinguistique. Par sa nature, le toponyme sert, en principe, à désigner un référent unique. Cette unicité semble être un premier élément qui bloque la traduction. La solution relève, dans ces conditions, d'un simple report dans le domaine de la traduction écrite (cf. l'analyse de Ballard (p. 48)).

Ce transfert intégral d'un NP du TD dans le TA constitue la première démarche identifiée par Michel Ballard (p. 18-27). Le report est en quelque sorte analogue à l'emprunt. Mais, tandis que ce dernier représente l'intégration d'un terme étranger dans une langue (étant par cela un phénomène de langue), le report désigne l'intégration d'un terme dans un texte traduit (se présentant ainsi comme un phénomène de discours lié à l'équivalence textuelle). Les toponymes qui font l'objet d'un report sont

généralement des noms de lieux à l'intérieur des villes ; il peut s'agir de noms de places et de parcs (*Trafalgar Square, Hyde Park*), de noms de rues (dénominations anglaises comme : *Mews, Drive, Crescent, Close*) ou bien de noms de cafés, de pubs et de lieux publics (*le café Flore* ⇒ *the café de Flore*). Michel Ballard présente ces exemples comme des exceptions à la tendance générale de traduire les noms propres (p. 25-26).

L'auteur analyse ensuite un autre type d'équivalence qui s'appuie sur la signification du nom propre, en prenant en considération les cas où les désignations toponymiques proviennent d'une traduction plus ou moins littérale. Il remarque que l'usage favorise la traduction par une sorte d'équivalent pour les NPs dénommant des noms de lieux à l'intérieur des villes qui ont une structure assez complexe : ils sont formés d'un NP opaque et d'un terme générique qui indique la classe d'objets à laquelle le NP appartient. L'auteur donne plusieurs types d'exemples (p. 33), en commençant avec les noms des monuments ou bâtiments, tels que : *Palais de Buckingham (Buckingham Palace)* ou de *l'Abbaye de Westminster (Westminster Abbey)*, etc. Cette stratégie concerne aussi des noms de mers, pays ou contrées : *La Mer Morte (The Dead Sea)*, *Terre-Neuve (Newfoundland)*, *le pays du Soleil Levant (The Land of the Rising Sun)*. Comme venons de voir, la stratégie de report est limitée ici par la traduction des composantes d'un toponyme.

L'auteur remarque qu'il y a dans chaque langue une tendance évidente à adapter les graphies étrangères au système phonologique et graphique de la LC. Ce phénomène, connu sous le nom d'assimilation phonétique et graphique, échappe au traducteur et provient de la relation interlinguistique. Dans ce sens, Michel Ballard (p. 28) parle de deux types de processus qui marquent la relation entre le français et l'anglais : la francisation (l'assimilation ayant lieu en direction du français) et l'anglicisation (l'assimilation se faisant vers l'anglais). Il mentionne (p. 29) que ces processus se manifestent dans le cas des toponymes désignant des lieux étrangers dans les deux langues (*l'Antarctique* ⇒ *The Antarctic, The Atlantic* ⇒ *l'Atlantique, The Carpathians* ⇒ *les Carpates, The Hague* ⇒

La Haye, le Brésil ⇒ *Brazil*), mais aussi dans celui des toponymes qui désignent des lieux appartenant aux deux cultures (à ce niveau, Ballard fait la distinction entre les noms anglais qui existent sous une forme francisée :

London ⇒ *Londres, The Tames* ⇒ *La Tamise* et les noms français qui apparaissent sous une forme anglicisée: *La Normandie* ⇒ *Normandy, Marseille* ⇒ *Marseilles*) (p. 30).

Après ces premières phases de son analyse, Michel Ballard apprécie que c'est l'usage qui établit la forme du toponyme, la composante orale exerçant une grande influence. Par la suite, en cas de doute, il est recommandable de consulter les dictionnaires (p. 30).

Jusqu'ici, les toponymes analysés par l'auteur ont présenté de fortes ressemblances : ils sont ou bien l'objet d'un transfert intégral, ou bien celui d'une assimilation. Michel Ballard met en évidence, pourtant, qu'il y a aussi des noms de lieux qui correspondent à une « désignation distincte » dans la traduction. Il donne comme exemple *Wales* qui devient en français *Pays de*

Galles et remarque que ces écarts sont plus fréquents dans les dénominations des lieux faisant l'objet des rivalités, comme : *The English Channel* ⇒ *la Manche*, *The Bay of Biscay* ⇒ *Le Golfe de Gascogne* (p. 36). Il existe aussi des lieux mythiques qui ont une désignation distincte, *le pays de cocagne* devenant en anglais *the land of milk and honey*.

Le signifiant d'un NP peut être donc affecté par une traduction partielle, par l'assimilation, ou bien il peut être le résultat d'une désignation distincte. Une autre source de différences observée par Ballard concerne la « concentration ». Dans le cas des toponymes, il existe des distinctions de concentration au niveau intralinguistique, mais aussi au niveau interlinguistique. À un premier stade, intralinguistique, les toponymes peuvent être affectés par la siglaison (*The EEC* ⇒ *la CEE*, *The USSR* ⇒ *L'URSS*) et aussi par la troncation qui est plus rare en français (*Gib* ⇒ *Gibraltar*, *Britain* ⇒ *Grande-Bretagne*) (p. 38). Les différences de concentration peuvent être observées également dans le cas de quelques régions françaises, dont l'appellation est explicitée en anglais à l'aide d'un développement : *Le Beaujolais* ⇒ *The Beaujolais region*, *le Mâconnais* ⇒ *The Macon country* (p. 39).

Toutes ces observations, qui concernent plutôt le signifiant des toponymes, indiquent le fait que, dans ces cas et d'ailleurs dans le cas des Nps en général, il ne faudrait pas parler d'intraduisibilité.

Un deuxième pas fait par l'auteur dans l'étude des toponymes consiste à voir comment ils peuvent renvoyer non seulement à un référent, mais aussi à une signification. Dans ce sens, Ballard analyse en premier lieu le NP en tant que facteur de modalisation, en se rapportant à certaines notions de grammaire contrastive. Il identifie des situations où le toponyme ne renvoie plus à un référent unique, mais à une classe de porteurs qui ont les mêmes aspects, comme il arrive dans le cas des toponymes précédés par un article défini au pluriel : *vers les Tarente, les Bari, les Patras* (la traduction anglaise explicite cette comparaison : *towards towns like Tarento, Bari or Patras*) (p. 68). Les toponymes peuvent être accompagnés aussi par d'autres types de déterminants à effet modalisateur, comme : le démonstratif : « Elle était à Tostes, il était à Paris, maintenant ; là-bas ! Comment était *ce Paris* ? Quel nom démesuré ! Elle se répétait à demi-voix pour se faire plaisir. » (Flaubert 53, cité par Ballard (p. 71)). Les traducteurs ont proposé plusieurs solutions pour cet emploi, allant de *this Paris*, à *that Paris* et même à une interprétation assez libre : *Why 'Paris'*. L'article indéfini peut exercer, lui aussi, un effet modalisateur : « [...] et la vieille cité normande s'étalait à ses yeux comme une capitale démesurée, comme *une Babylone* où elle entrait. » (Flaubert 245, cité par Ballard (p. 88))

Nous voyons ainsi que, malgré sa fonction de désignateur rigide, le toponyme possède un certain potentiel de signification. Les problèmes de traduction apparaissent à ce niveau de « l'exploitation de la signifiante » du toponyme, idée que Michel Ballard développe dans le troisième chapitre « Nom propre et sens ». Une première situation analysée concerne

l'étymologie même du toponyme. Si elle n'est pas perceptible, l'usage est de ne pas traduire le NP. Il arrive tout de même qu'on ait affaire à des cas où le toponyme est explicité par le narrateur : « Mais ce qui attire le plus les yeux, c'est, en face de *l'auberge du Lion d'or*, la pharmacie de M. Homais ! [...] *au-dessus de la grande porte de l'auberge, le vieux lion d'or*, déteint par les pluies, montre toujours aux passants sa frisure de caniche. » (Flaubert 67-68, cité par Ballard (p. 124)). Le déclencheur de la traduction (en anglais, la solution *the Golden Lion inn* a été proposée) est, selon Michel Ballard, la relation que le toponyme entretient avec l'extralinguistique (l'auberge de Yonville-l'Abbaye s'appelle « Au Lion d'or », parce qu'elle possède une enseigne représentant un lion d'or).

L'exploitation de l'étymologie peut être aussi ludique : « Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants [...] / Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine / Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune » (Apollinaire 351, cité par Ballard (p. 131)). L'auteur mentionne le fait que les traductions anglaises ont essayé de garder ce jeu de mots, soit en le transformant dans un procédé rhétorique- une allitération en m (*make money in America*), soit en conservant le schéma proposé dans le TD : *make some dough in Eldorado* (p. 131).

En ce qui concerne les pratiques des traducteurs pour ce qui est de la « relation du toponyme à son référent », Michel Ballard (p. 134) observe qu'il y a deux types de stratégies : « la préservation de l'étrangéité de la référence », censée garder la couleur locale, et « le gommage des références », destinée à faciliter la compréhension.

La première pratique (p. 134-136) consiste en plusieurs techniques, parmi lesquelles : l'utilisation de l'équivalent attesté par l'usage (par report :

British Museum ou par traduction attestée : *la Terre sainte* ⇒ *the Holy Land*), le report avec incrémentalisation (technique qui consiste à préciser à quel type de classe d'objets appartient le toponyme préservé : *in Islington* ⇒ *dans le quartier d'Islington*) ou le transfert vers un référent culturel plus connu (*The Wild West* ⇒ *le Far West*).

En ce qui concerne le gommage des références, c'est une stratégie qui peut se réaliser par : la substitution sémantique ou hyperonimisante : [...] [he] *had a cup of coffee in the Black and White* ⇒ [il] prit un café dans un bar, la suppression du toponyme, le saut culturel ou l'exotisation du signifiant : *down by the river* ⇒ *près de la Tamise* (p. 139-141)

Il arrive même que le toponyme ait une si grande puissance évocatrice, qu'il faut garder le nom du lieu dans la LS, au lieu de le traduire par son équivalent existant dans la LC. C'est le cas de *Parme*, ville décrite par Proust dans *Du côté de chez Swann* (exemple cité par Ballard (p. 142)) :

Le nom de *Parme*, une des villes où je désirais le plus aller depuis que j'avais lu *La Chartreuse* m'apparaissait compact, lisse, mauve et doux, si on me parlait d'une maison quelconque de *Parme* dans laquelle je serais reçu, on me causait le plaisir de penser que j'habiterais une demeure lisse, compacte, mauve et douce, qui n'avait de rapport avec les demeures d'aucune ville d'Italie, puisque je l'imaginai seulement à l'aide de cette syllabe lourde du nom de *Parme*, où ne circule aucun air, et de tout ce que je lui avais fait absorber de douceur stendhalienne et du reflet des violettes.

(338) Michel Ballard (p. 142) mentionne qu'il y a eu seulement un traducteur qui a eu l'inspiration de garder en toute logique le nom français au lieu de le traduire en italien.

À côté de l'étymologie, de la relation au référent et de la connotation, il y a encore un phénomène qui pose des problèmes dans la traduction des toponymes : les changements de sens que Michel Ballard (p. 143) désigne par/appelle *métasémie*, en empruntant le terme à Jean Tournier. Il distingue dans ce sens deux processus spécifiques : la métonymie toponymique et l'idiomatization.

« La métonymie toponymique » permet de désigner un produit, une activité, un individu etc. à l'aide d'un nom de lieu (ou d'un adjectif dérivé) (p. 143). Michel Ballard (p. 144) enregistre deux types de métonymie : celle du lieu pour le produit (*bourgogne* ⇒ *burgundy (le vin)*, *Eau de Cologne* ⇒ *Eau de Cologne*) et celle du lieu pour la fonction, l'activité, ou la personne exerçant la fonction (*la roulette russe* ⇒ *Russian roulette, spa* ⇒ *station thermale, Downing Street* ⇒ *le premier ministre de la Grande-Bretagne, l'Élysée* ⇒ *le président de la France*).

L'« idiomatization des toponymes » a lieu dans toutes les deux langues. L'auteur (p. 149) donne comme exemple l'expression anglaise : *to carry coals to Newcastle (porter de l'eau à la rivière)*. Le phénomène est présent également en français : *habiter au diable vauvert (to live miles from anywhere)*.

En conclusion, une idée importante qui se dégage de cet ouvrage de Michel Ballard est que le toponyme est loin d'être un signe amorphe, qui interdit la traduction. Comme tous les autres noms propres, il est lui aussi associé à un référent extralinguistique, mais il peut développer en même temps une signification dans le contexte, arrivant à exprimer des idées imprévues et inespérées.

Références bibliographiques

Agafonov, Claire, Grass, Thierry, Maurel Denis et autres. *La traduction multilingue des noms propres dans PROLEX*. [En ligne]. URL : <http://www.erudit.org/revue/META/2006/v51/n4/>.

Ballard, Michel, *Le Nom propre en traduction*. Paris : Ophrys, 2001.

Jonasson, Kerstin. *Le Nom propre. Constructions et interprétations*. [En ligne]. URL : <http://books.google.ro/books?id=0ImnR1bRpj0C&pg=PA11&lpg=PA11&dq=jonasson+Le+Nom+propre.+Constructions>.

Vaxelaire, Louis Jean. *Pistes pour une nouvelle approche de la traduction automatique des noms propres*. [En ligne]. URL : <http://www.erudit.org/revue/meta/2006/v51/n4/014337ar.html>.

Mircea-Marius Moşneanu